

Agnès Geoffray : faire basculer le sens

Agnès Geoffray a participé au Salon de Montrouge en 2013. Depuis, elle a notamment exposé au Centre photographique d'Île-de-France, à Pontault-Combault, à la Maison rouge à Paris ou au FRAC Alsace à Sélestat. Portrait. *Par Alexandrine Dhainaut*



Agnès Geoffray,
*Monsieur Vernet
et Pierre*, 2013,
26 x 20 cm.
Courtesy de l'artiste.

— Agnès Geoffray développe depuis quelques années un travail photographique personnel et appropriationniste, à base de retouches numériques d'images existantes, construisant un « univers de tension, qui va d'une forme d'étrangeté à une interrogation de la représentation de la violence ». L'artiste donne ainsi naissance à « des images à la violence latente, qui mettent en scène les peurs archaïques, à travers les contes, les faits divers, les faits historiques, la mythologie... », où les gestes et les postures représentés sont à ce point ambigus qu'ils saisissent, tendent, déroutent, voire dérangent. Car avec Agnès Geoffray, on n'est jamais loin du drame. Dans la série *Monsieur Vernet et Pierre* qu'elle présentait au Salon de Montrouge, elle traitait des rapports ambigus entre un adolescent et un adulte induits par une déclinaison de gestes confondants, autant des signes d'attention, d'instruction, que de domination ou de perversion. Par la mise en scène ou la retouche photographique, Agnès Geoffray joue sur l'ambivalence de l'image, cherche à atteindre le point de tension ou de suspens, avant une chute, au moment d'une explosion, d'un éclaboussement, etc. Et bien qu'elle n'utilise jamais le terme « morbide », la mort est omniprésente dans son travail, à travers des figures de trapéziste ou de parachutiste trompe-la-mort, des assassinés, des pendus, des gisants, des châtiés...

Faisant souvent référence à l'histoire des guerres et leurs traumatismes, l'artiste s'attache à « faire acte de réparation » lorsqu'il s'agit de victimes, comme dans la série *Incidental Gestures* où, par greffes « photoshopées », une gueule cassée retrouve l'homogénéité d'un visage, tandis qu'une femme collabo livrée nue à la foule lors de la Libération retrouve une robe. Agnès

PAR LA MISE
EN SCÈNE OU
LA RETOUCHE
PHOTOGRAPHIQUE,
AGNÈS GEOFFRAY
JOUÉ SUR
L'AMBIGUÏTÉ
DE L'IMAGE

/...

AGNÈS
GEOFFRAY :
FAIRE BASCULER
LE SENS

SUITE DE LA PAGE 08 Geoffray joue également sur des traitements de l'image spécifiques pour faire basculer le sens de lecture de celle-ci (la série *White* est la contradiction chromatique d'un sujet sombre atténué par l'extrême diaphanéité des images, à la limite de l'évanescence) ou sur certains codes de représentation (cinématographiques par exemple, avec la série *Nights* ou



Agnès Geoffray,
Shadows, 2006,
18 x 13 cm,
série « *Nights* ».
Courtesy de l'artiste.

comment la vision nocturne de portraits banals, mais avec force pupilles brillantes, transforme n'importe quel sujet en *outré-tombiste* façon film d'horreur). La fragmentation d'une image en altère également la lecture et/ou la violence : la série *Boxes* isole différentes parties d'une même image montrant une femme collaboratrice évoquée plus haut (les images, les siennes ou celles des autres sont chez Agnès Geoffray interchangeables et peuvent produire des sens dans d'autres configurations). De même, la série d'objets miniatures *Les Messagers* peut renfermer une grande violence, malgré des mots sous des dehors

LA SÉRIE
D'OBJETS
MINIATURES
LES MESSAGERS
PEUT
RENFERMER
UNE GRANDE
VIOLENCE,
MALGRÉ DES
MOTS SOUS
DES DEHORS
MIGNONNETS
ET POÉTIQUES

mignonnets et poétiques. À côté de la photographie, Agnès Geoffray s'attache à une forme textuelle très particulière : les brèves de faits divers. « *Le fait divers, tel qu'on le lit dans les journaux, c'est le résultat d'une action dont on ne sait rien, et c'est lire des événements dont nous ne sommes pas les sujets. En termes d'écriture, les brèves m'intéressent parce qu'elles deviennent, par leur petitesse, un espace de projection et un espace propre à provoquer des images mentales* ». Ainsi, dans *Short Stories*, elle combine deux projecteurs à diapositives asynchrones qui associent un sujet à des actions plus ou moins atroces inspirées de faits divers, allant de l'écrasement d'une mouche à l'explosion d'un kamikaze. La brève ou le récit d'un épisode tragique sont autant de filtres – notion récurrente dans son travail – qui atténuent, mettent à distance ou décontextualisent. C'est la découverte d'un témoignage d'une victime d'Hiroshima, écrit sous une forme extrêmement littéraire, qui est à l'origine de la pièce sonore *Testimony*, ou celle des archives bureaucratiques des camps de concentration où les verbes « assassiner », « abattre », ou « massacrer », étaient remplacés par « annuler », « transformer », « vider », que l'artiste évoque dans l'installation *Palimpsestes*. Même si la tonalité globale du travail d'Agnès Geoffray est sombre, il fait preuve par l'absurdité et le décalage de certaines pièces d'un humour noir, dont *Les Enchantés*, série de chansons drôles parce que glaçantes, serait la preuve évidente.

Agnès Geoffray,
Gueule cassée, 2011,
30 x 34 cm, série
« *Les Messagers* ».
Courtesy de l'artiste.



Texte publié dans le cadre du programme de suivi critique des artistes du Salon de Montrouge, avec le soutien de la Ville de Montrouge, du Conseil général des Hauts-de-Seine, du ministère de la Culture et de la Communication et de l'ADAGP.